



Cornelius Vanderbilt Jr.

Le richissime inventeur qui vient de porter d'utiles améliorations à laomotive.

UN DISCOURS MALHEUREUX.

Hier soir, dans un meeting de la faction jacksonienne, dont M. Flower est maintenant le chef, il s'est vanté, un peu trop à la légère, d'avoir commencé le mouvement de réforme de la Nouvelle-Orléans se montre aujourd'hui si fière. Un peu plus, il s'en fit déclaré l'auteur.

Hélas, tout le monde sait bien qu'il n'y a en, dans cette œuvre, aucune initiative de sa part.

L'œuvre a été commencée sous lui, mais par d'autres que lui. Il n'a rien fait, mais il a laissé faire. Il n'a été, entre les mains de certains réformateurs, qu'un instrument, et un instrument trop souvent inconscient.

Voilà tout l'éloge qu'il mérite à propos de la réforme.

M. Flower a en, hier, un mot malheureux. Il a dit qu'on lui avait offert la présidence d'une grande banque. Nous n'avions pas besoin de cette révélation pour nous apprendre qu'il a toujours été l'homme des corporations. Mais au moins il eût dû se dispenser de l'avouer tout haut. Il ne nous donnerait pas le droit de lui répondre: Habemus confitentem reum.

L'accusé s'avoue coupable.

ADOUCCISSEMENT

AUX Rigueurs de la Quarantaine.

Nous venons de recevoir d'Austin, Texas, une dépêche qui intéressera vivement le commerce et les voyageurs. Il s'agit de la quarantaine dont on cherche à adoucir les rigueurs, quand elles ne sont pas d'une nécessité indispensable.

La direction du Southern Pacific, nous annonce que la quarantaine est nulle et non avenue pour les voyageurs et le fret qui ne proviennent pas directement des localités infectées ou qui n'y ont pas séjourné. Ainsi tout voyageur, tout fret, ayant traversé la Nouvelle-Orléans, peut passer partout sans être arrêté, inquiété, ou retardé sur sa route. L'ordre est formel et est signé de l'officier de santé d'Etat du Texas.

De la part d'un Etat qui jusqu'ici a soumis le commerce à tant de tracasseries, les trois-quarts du temps inutiles et parfois ridicules, il y a là un progrès marqué. Nous ne pouvons

qu'en féliciter sincèrement les autorités sanitaires du Texas. Il n'y a plus de leur part qu'un pas à faire pour rendre au trafic toute la liberté à laquelle il a droit. Ce pas, elles le feront bientôt, nous l'espérons.

Les mitrailleuses en Allemagne.

L'infanterie allemande s'exerce en ce moment à manier la nouvelle mitrailleuse Maxim dont l'effet est si terrifiant.

C'est aux régiments de chasseurs à pied, dont l'uniforme et la coiffure surtout se distinguent de l'uniforme du restant de l'armée allemande, qu'a été confié le soin d'expérimenter le nouvel engin.

Les mitrailleuses françaises dont on attendait tant de prouesses lorsqu'elles furent mises en service au moment de la guerre de 1870, ne justifiaient pas leur réputation. Les mitrailleuses allemandes leur sont-elles supérieures?

Il est probable que cette arme, d'un effet indéniablement redoutable, a gagné en étant de proportions réduites et elle pourra servir plus utilement l'infanterie qui se déplace si facilement que l'artillerie dont les évolutions sont forcément plus laborieuses.

La mitrailleuse nouvelle des Allemands et du système Maxim; les troupes de sûreté alpines suisses du Gothard et de Saint-Maurice en sont largement armées. C'est une arme terrible et d'une rare perfection surtout en pays de montagnes où deux hommes à la rigueur pourraient, à certains endroits, suffire à la défense d'un défilé qui comporterait pour cet usage une cinquantaine d'hommes.

Les bataillons de chasseurs qui tiennent garnison à Colmar viennent, tout récemment, de faire l'expérience de ces engins dans leur dernière manœuvre tant proche de la frontière, tantôt du côté de la Schucht, au-dessus de la vallée de Minster, tantôt sur divers autres points stratégiques importants. Officiers et soldats sont émerveillés des résultats. Il est évident qu'avec de pareilles armes et des hommes déterminés connaissant à fond tous les passages de la montagne, les pertes de l'ennemi seraient considérables.

Cet engin est porté à dos d'homme sur une espèce de crocheteur-chalet qui forme attelage avec une espèce de soc en fer qui sert de point d'appui pendant la fonction. C'est le recul qui sert de moteur intermittent dans la charge et la mise à feu. Le canon est entouré d'un manchon rempli d'eau, afin de diminuer l'échauffement produit par un tir rapide et de longue durée. L'artilleur qui le dirige, aidé d'un collègue chargé de manœuvrer en place les rubans de cartouches, peut tirer 600 coups à la minute. Il vise, pèse sur un bouton et l'appareil crache instantanément toute une série de coups qui produisent sur le but visé un effet vraiment foudroyant, jusqu'à 1800 à 2000 mètres ce qui est amplement suffisant en montagne. Partout où le tir à mitraille ou à schrapnel peut être nécessaire, le fusil-machine est supérieur au canon de montagne.

Armes, sans crainte d'écorner notre budget, car enfin, quoi qu'en disent les partisans du désarmement et les pontifs après tout, la construction de nouvelles machines de guerre donne tous les jours du travail à nos usines et par contre aux ouvriers, c'est donc toujours de l'argent qui roule et dont tous les corps d'état profitent.

barrasser adroitement; ce serait le mieux pour tout le monde. —Compris, fit Monseigneur du Surin, dont la physionomie revêtit en un instant une expression fourbe et cruelle, de mauvais augure pour Rosalie.

—J'étudierai ça sur place, et te dirai ce que j'aurai trouvé. —Tu sais, à la campagne, bien des accidents sont possibles! —Tu es décidément intelligent, conclut Dufresne.

—Maintenant, mon petit, allongons-nous en chacun de notre côté, j'ai affaire ce soir. —Quant à toi, profite de l'occasion pour t'amuser; tu as de l'argent!

—Pas trop, fit remarquer pitoyablement du Surin qui songeait au portefeuille de son complice, et qui s'étonnait, sans oser le dire, que le partage n'eût pas été déjà fait. —Tiens, voilà deux louis encore, ça te fait cent francs pour ta soirée; c'est suffisant je pense?

—Oui, ça peut aller pour ce soir, répliqua le jeune escarpe, en empochant avec vivacité les deux pièces d'or que lui tendait Dufresne, à regret. —A présent, bonsoir, fit ce dernier, à demain matin; tu te souviens de l'adresse: 37, rue Geoffroy-Marie, M. Bonod.

—Oui, très bien, bonsoir, mon vieux; ou plutôt, bonne nuit, adieu-t-il avec un sourire narquois.

—Sur un plastron de chemise verte blanc, se détachait une cravate sévère, de satin noir égale-

Théâtre de l'Opéra.

Paris, le 29 septembre 1899. M. le Rédacteur de l'«Abelle», Cher Monsieur,

J'ai le plaisir de vous annoncer que j'ai presque terminé tous mes engagements et que je pourrai dans mon prochain courrier vous donner le tableau de la troupe au complet et en détail. Il ne me reste que deux ou trois contrats à signer, dont les pourparlers sont des plus avancés. qui aboutiront au plus tard dans les premiers jours de la semaine prochaine.

Je vous remercie aussi de la liste des artistes qui sont engagés pour la saison 1899-1900. Liste que je compléterai prochainement. Et les noms que vous lirez et par les renseignements que je vous en donne, vous pourrez voir que j'ai tenu à m'entourer d'artistes de valeur et de talent qui ne le cèdent en rien à ceux de la saison précédente, et je suis certain que celle qui va s'ouvrir sera des plus brillantes autant par la valeur des artistes que par la nouveauté des ouvrages que je ferai représenter.

Vous savez que je n'ai reculé devant aucun sacrifice pour donner à la «Reine de Saba» que j'ai montée l'an dernier avec tout l'éclat que l'ouvrage méritait. Cette année, je ferai encore mieux. Au prix de grands sacrifices, je me suis assuré le droit de monter «Salambo», l'œuvre admirable de Reyher, que l'Opéra de Paris, vient de reprendre avec un immense succès. Outre sa haute valeur musicale, cet ouvrage comporte une merveilleuse mise en scène. J'ai commandé tous les décors en Italie, j'ai fait faire tous les costumes entièrement neufs, et j'en ai apporté également tous les accessoires.

«Salambo» sera représenté à la Nouvelle-Orléans avec un éclat qui ne le cède pas à celui de l'Opéra de Paris. Outre le répertoire courant, je donnerai «Patrie», «Thaïs», «Roméo», etc., et en opérète, «La Poupée» qui obtient un grand succès dans toutes les villes où elle est jouée. «Ah Bab», «Pauvre Faust», «Lillie», etc.

«Pauvre Faust» par le même courrier, les photographies des principaux artistes et j'ai donné des ordres pour qu'elles vous soient communiquées afin que vous puissiez en prendre des clichés pour votre journal.

Je vous enverrai également des notices biographiques sur les artistes; enfin je vous tiendrai rigoureusement au courant des nouvelles qui ne manqueront pas d'ici mon départ de France.

Je suis certain que vous les accueillerez avec plaisir, car je connais votre charmante amabilité et l'intérêt que vous portez à la réussite du French Opera de la Nouvelle-Orléans.

Je vous remercie, cher monsieur, de vos encouragements et l'expression de mes sentiments bien dévoués.

F. CHARLEY.

Artistes engagés.

1er chef d'orchestre—M. Vianesi, de l'Opéra de Paris, Chevalier de la Légion d'honneur. 2ème chef d'orchestre—M. Léon Financé.

Ténors—MM. Bonnard, Casat, Gauthier, Dambrune. Barytons—Layolle, Chalmis. Basses—Boumann, Mathis, Frahel.

1er comique—E. Charmin. Falcon—Mmes Liza Pacary, Clément. Chanteuse légère—Mme Margaud Reed. Contralto—Mme Lucas. Maître de ballet—M. Francioli. 1er danseuse noble—Mlle de Consolet. 1re danseuse demi-caractère—Irisochi. 1er danseuse travesti—Barriaux. 16 danseuses; 50 choristes, hommes et dames.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE. Comme nous l'avions prédit, la petite et intelligente révolution opérée sur la scène, à la Nouvelle-Orléans, par le directeur Greenwald, lui a réussi. La seconde semaine de la troupe Baldwin-Melville est plus heureuse encore que la première, et les représentations de «Hoodman Blind» sont plus suivies que celles de la pièce de début. Les succès de «Hoodman Blind» assurent de très belles salles au Grand Opéra House jusqu'à samedi soir.

THEATRE TULANE.

Inutile d'annoncer le succès des représentations de Frederick Ward, et de nos meilleurs tragédiens américains, sinon le premier de tous à l'heure qu'il est. Hier soir il y avait à la représentation de Romeo et Juliette un auditoire plus nombreux encore et plus choisi qu'à celle de «The Lion's Mouth». Romeo et Juliette sera donné de nouveau samedi.

Ce soir Virginus, et demain jeudi le «Marchand de Venise» deux chefs-d'œuvre qui ont toujours eu le don d'attirer la foule. C'est là une bienheureuse semaine pour le Tulane.

CRESCENT THEATRE.

Mlle Fifa a décidément fait la conquête du public habituel du Crescent. La pièce est non seulement amusante, mais aussi dramatique, mérite rare à la scène, et elle est interprétée par des artistes de premier ordre.

Ajoutez à cela les exhibitions artistiques des vases du vitragraph, les reproductions vivantes des grandes fêtes données en l'honneur de l'amiral Dewey et vous voyez l'attrait de ces brillantes soirées artistiques de cette semaine au Crescent.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Altéré par une longue promenade en banlieue, Calino s'assied devant un cabaret de modeste apparence. —Avez-vous de la glace? demande-t-il. —Oui, monsieur. —Est-elle bien fraîche, au moins? Le capitaine d'un navire étranger ayant sauvé un vaisseau turc, on demandait à Fuad-Pacha quelle récompense devait lui être attribuée. —Si c'est un Français, répondit Fuad-Pacha, donnez-lui la croix; si c'est un Anglais, donnez lui mille livres!

Notre confrère N... a conduit à l'Opéra un tantôt une brave femme habitée la province. Pendant toute la durée du spectacle, tant à tenu ses yeux fixés sur le lustre. —En voilà des bougies économiques! s'est-elle écriée à la sortie; elles brûlent pendant cinq heures sans diminuer.

Au théâtre. Monsieur. —Pourquoi se te servais-tu de la loge? Madame. —Je ne puis pas. —Pourquoi? —J'ai oublié de mettre mes bagues.

Bob prend sa leçon de géographie. Non précepteur lui parle des forêts de la Guyane ou le voyageur est sans cesse exposé à mettre le pied sur quelque serpent de taille gigantesque. Bob, incorrigible. —Le pavage en bois!

Athénée Louisianais.

CORCOURSES DE 1899.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent

DEPART.

M. et Mme Eugène Castaing partent pour France ce matin; ils prendront passage à bord du vapeur Louisiana. Ils seront à New York plus tard s'embarqueront sur la Gasconne.

M. et Mme Castaing vont rentrer en France avec plaisir assurément, on voit toujours avec bonheur le clocher de son village; mais ce n'est pas sans un sentiment de tristesse qu'ils quittent la Nouvelle-Orléans où ils ont reçu des années, où ils ont su se gagner des amitiés solides.

Sous le nom de plume de Yan de Lesca, M. Castaing a souvent publié dans l'Abelle des articles qui ont été très remarqués; sa plume fine, délicate, connaît toutes les souplesses, toutes les nuances de cette langue dans laquelle nous a conté des histoires charmantes et qui ont fait les délices des lecteurs du journal.

Dans ce long voyage que M. et Mme Castaing entreprennent aujourd'hui, nous leur souhaitons un bon voyage.

Nlle-Orléans, 11 octobre. 1899. M. le Rédacteur de l'Abelle. Cher monsieur,

Je ne veux pas quitter la Nouvelle-Orléans sans vous dire combien mon départ m'occasionne de vifs regrets. Pendant bientôt onze ans que j'ai habité cette ville, j'ai trouvé, dans de bonnes circonstances, tant de biens généraux qui m'ont toujours témoigné une si dévouée sympathie, que j'ai emporté dans mon cœur un si profond de moi-même, un souvenir qui ne le temps ni la distance n'efface- ront pas.

A l'Abelle qui m'a toujours accordée une si large et si cordiale hospitalité, je souhaite de continuer, des années de longues années, et vous tracez par ses directeurs disparus, et si bien suivie, grâce à votre honnêteté et à votre droiture.

J'ai toujours été heureux de mes relations avec vous, parce que, si, avant tout, vous êtes Américain, vous avez le cœur ouvert, et que j'ai pu à l'occasion vous rendre votre respect pour notre grande et belle France.

A mes amis, en général, et à M. Emile Rivière, en particulier, j'adresse l'expression de tous mes remerciements et de toute ma reconnaissance.

Enfin, et sans avoir l'intention de parler politique, je ne puis m'empêcher de dire en terminant à tous mes compatriotes, à ceux qui ont embrassé la nationalité américaine, que, dans ce tournoi électoral qui se prépare, j'espère les voir tous unis du côté de la justice et du droit.

Ce sera un honneur pour eux d'avoir, à l'Hôtel-de-Ville, un homme de la valeur de M. Paul Capdevielle. Quand, dans une époque comme la nôtre, on voit les passions mauvaises se débâter, on se dit: «Monsieur, laissez-moi mettre tout en œuvre pour discréditer un candidat, et que l'on n'obtient d'autre résultat que de mettre en pleine lumière une réputation inattaquable, eh bien! il ne doit y avoir aucune hésitation pour tout ce que l'humanité, et l'humanité pour l'humanité, c'est encore de ce côté-là, qu'est la grande majorité.

Le reste, il suffit de jeter les yeux sur les noms de ceux qui marchent à la suite de M. Paul Capdevielle pour qu'il n'y ait aucun dissentiment parmi les électeurs qui ont à cœur les intérêts sacrés de la population.

Parmi ceux-là, il en est un qui nous est cher à plus d'un titre. M. Vital Tujaque, à qui je tenais. Fils d'un travailleur, il a, bien que jeune encore, donné de beaux exemples d'administrateur, il fera honneur au poste auquel l'appellera la confiance de ses concitoyens.

Mais, malgré mon éloignement, nous ne nous perdrons pas de vue. Si cela peut vous être agréable, je vous enverrai de Paris, des correspondances dans lesquelles je m'efforcerai de plaire aux lecteurs du journal qui m'ont déjà témoigné tant d'intérêt.

Enfin, cher Monsieur, croyez bien que de loin comme de près, je serai toujours votre bien dévoué.

YAN DE LESCA.

Le mouvement en faveur des «Trusts» parmi les travailleurs.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1900 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écru réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat et de lauréats sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire. Le Secrétaire perpétuel, BUS. ROUEN, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

Mariage d'octogénaires.

Chatanooga, Tennessee, 10 octobre.—James Rhodes, un riche propriétaire de New York âgé de quatre-vingt-neuf ans, a épousé ce matin Mme Sallie E. Stewart, une riche veuve de Chattanooga âgée de quatre-vingt-deux ans.

La marche de la colonne Schwab.

Washington, 10 octobre.—Le département de la guerre a reçu du général Ochs la dépêche suivante: La colonne du général Schwab est partie ce matin de Malabon. On la croit maintenant arrivée à San Francisco de Malabon sans avoir rencontré de résistance sérieuse. La tranquillité règne à Iloilo.

Le général Young part demain de San Fernando avec sa colonne pour le nord. Le colonel Bell a déblayé hier le pays à l'ouest de Guagua jusqu'à Florida Blanca. Il s'est emparé d'officiers, d'hommes et d'équipements.

Le mouvement en faveur des «Trusts» parmi les travailleurs.

New York, 10 octobre.—On lit dans une dépêche de Washington: Après les déclarations des chefs des travailleurs, devant la Commission des Etats Unis, en faveur des «Trusts» Samuel Campers, président de la Fédération du Travail, vient aussi d'écrire dans l'organe officiel de la Fédération, un article dans lequel il prend la défense de tous les «Trusts». Il est opposé à toute législation contraire à ces organisations industrielles.

Le gouvernement, dit-il, ne peut entraver le développement de la concentration des industries. Toutes les propositions que l'on fera contre les trusts, n'auront pour résultat que de nuire aux travailleurs, qui en seront infailliblement les premières victimes.

New York, 10 octobre.—La campagne de machines à confectionner les chaussettes, qui vient de se former en corporation à Trenton, New Jersey, a pour but d'établir l'union de tous les fabricants de chaussettes de l'Union.

Dewey à Savannah.

Savannah, 10 octobre.—Les citoyens de Savannah qui s'intéressent à la visite de l'amiral Dewey en Géorgie, vont lui envoyer une invitation pressante, le priant de venir passer une journée à Savannah, après sa visite à Atlanta.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes.

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris: \$12... Un an \$100... 6 mois \$50... 3 mois \$25...

EDITION HEBDOMADAIRE Paraissant le samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00... Un an \$1.50... 6 mois \$1.00... 4 mois \$0.75...

EDITION DU DIMANCHE Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, non abonnée y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Notre agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

34 Commencé le 31 août, 1899

DETRESSE MATERNELLE.

PAR HENRI GERMAIN.

DEUXIEME PARTIE.

L'ENTREVUE.

II

—Oui, très bien, bonsoir, mon vieux; ou plutôt, bonne nuit, adieu-t-il avec un sourire nar-

quois. Puis les deux hommes se séparèrent après une poignée de mains, tels de braves gens.

Et, tandis que le Foinard regardait l'addition, Monseigneur du Surin se dirigeait vers la rue Richer, avec l'intention d'entrer aux Folies-Bergère, que depuis longtemps il aspirait à voir.

Le lendemain, vers huit heures, il frappait trois coups espacés à la porte du pseudo M. Bonod, qui s'empressait de lui ouvrir et de refermer soigneusement, sans faire de bruit.

Bonne! la matinée se passa en installation et en conversations à voix étouffées, car Dufresne, toujours prudent, redoutait les oreilles des voisins.

Puis, l'après-midi de cette journée fut employé par les deux complices à courir les magasins de confection, pour se procurer des vêtements plus élégants et de meilleur goût que ceux dont ils s'étaient contentés jusqu'à lors, ne pouvant mieux faire.

—Et lorsque vers cinq heures, ils s'attablèrent dans une taverne, sur le boulevard des Italiens, pour y prendre un apéritif, il était déjà difficile, même à l'œil exercé d'un policier, de les reconnaître facilement.

Dufresne portait un pantalon gris foncé, une redingote et un gilet noir.

Sur un plastron de chemise verte blanc, se détachait une cravate sévère, de satin noir égale-

ment. Enfin, il était coiffé d'un chapeau haut de forme, à bords plats, qui donnait à son visage, soigneusement rasé, et agrémenté d'un lorgnon riche, derrière lequel le misérable dissimulait son regard sournois, une physionomie de magistrat ou de clerc-gyman.

Monseigneur du Surin, vêtu avec plus d'élégance, portait des bottes vernies, une jaquette et un gilet bien marine foncé, le pantalon presque clair, et le chapeau de feutre à bords larges, de la dernière mode.

De sa main droite, il jouait négligemment avec un jonc à bec d'argent recourbé. Et, assis l'un près de l'autre, la cigarette aux lèvres, ils semblaient tout à fait à leur aise, et dans leur milieu habituel, bien que la clientèle du café soit plutôt élégante.

Si l'habit ne fait pas le moine, il le transforme souvent à son avantage, et pour les yeux de la foule inobservante et facile à duper, cela suffit pour provoquer la considération banale, et parfois la confiance.

Les deux sinistres drôles se laissaient donc vivre, n'ayant rien à faire jusqu'au lendemain trois heures de l'après-midi, heure de l'entrevue, et sans doute de l'infâme victoire qu'ils comptaient bien remporter.

Tous deux, en leurs courses de la journée dans les magasins,

D'un coup de coudé imperceptible, Dufresne avertit son complice de se tenir sur ses gardes. Puis l'audacieux personnage se leva, vint au devant de la comtesse et se découvrit respectueusement.

—Permettez-moi, madame la comtesse, de vous présenter mes respects, dit-il, obéissamment.

—Monsieur Dufresne, sans doute? demanda Mme de Presles, sans reconnaître positivement son étrange visiteur de l'avant-veille.

—Oui, madame, ne me reconnaissez-vous pas?... —Je n'étais pas très certain, monsieur, vous ayant vu fort peu, en somme.

—Sais-je exact? fit-elle étonnée pour couper court à des préliminaires inutiles et dont s'accommodait mal son état de légitime anxiété.

—Oh! très bien, il y a cinq minutes à peine que nous sommes arrivés.

—Et ce jeune homme est là, demanda vivement Mme de Presles, dont le cœur commençait à battre plus vite que de coutume, tandis qu'elle cherchait des yeux.

—Oui, madame, le voici sur ce fauteuil, presque en face de vous, repartit Dufresne, en désignant, d'un geste à peine esquissé, Monseigneur du Surin, tranquille en apparence.

—Ah! ce monsieur brun? En disant cela, Mme de Pres-

les jeta un regard profond et persistant sur le jeune escarpe qui la considérait attentivement de son côté, un peu intimidé à l'avance, malgré toute son audace.

Une expression comme de souffrance et de déception passa rapide sur le visage de la comtesse.

Dans les traits jadis de Monseigneur du Surin, mais empreints de vulgarité, et pour ainsi dire stigmatisés par les habitudes canailles du jeune homme, elle croyait deviner, à première vue, une sorte de bassesse hypocrite, de lâcheté qui l'indignait préventivement.

Rien dans cette physionomie, cependant agréable de première apparence, ne décelait la noblesse du caractère, la tendresse du cœur, non plus que la franchise.

Le regard semblait fuir, le sourire faisait grimacer la bouche, l'aspect général était vulgaire.

En réalité, il ne lui ressemblait en aucune façon, bien qu'il fût aussi brun qu'elle-même. Il avait été autrefois, et ses traits rappelaient pas davantage ceux du comte de Presles. —Etait-ce bien son fils? —N'y avait-il pas erreur, ou ce qui est plus grave encore, et surtout plus cruel, ce jeune homme n'était-il pas l'objet instrument d'une ignoble machination? Question poignante que son